

Le Pionnier de l'Assomption.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE ASSOMPTION.

Vol. XX.

NAPOLÉONVILLE, Lne., SAMEDI, 28 JUILLET 1877.

No. 7.

Le Pionnier.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS.

CHARLES DUPATY, Éditeur.

CONDITIONS DE D'ABONNEMENT :

Un an \$3 00

Six mois 1 50

Un numéro 10

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES :

Un carré de dix lignes, 1re insertion \$1 50

Chaque insertion suivante 75 cents

Cartes de Profession, par an \$12 50

Annouces de Candidature 12 50

Tout avis judiciaire devra être payé le dernier jour de la publication ou le jour de la vente.

Pour lettres, journaux, échanges, &c. adressez au "Pionnier," Napoléonville, Lne.

Mardi prochain M. Frost exhibera son magnifique Cosmorama à la salle des Odd Fellows, pour le bénéfice de la *String Band* de Napoléonville. — Voyez l'annonce dans la partie anglaise.

Daniel Foster, blanc, est employé en qualité de palefrenier sur l'habitation de M. John Green. Samedi dernier, se trouvant à Paincourtville, un homme de couleur du nom de Charly Bosley, employé sur la même habitation que lui, insulta, le menaça et le poursuivit, un razer à la main, jusque sur le pas de la porte du magasin de M. Thiac où il s'était réfugié. M. Thiac l'ayant empêché d'aller plus loin, Charly Bosley se retira en continuant à proférer des menaces à l'adresse de Daniel Foster; en s'en allant il prit le mulet sur lequel Foster était venu et força par conséquent celui-ci à s'en retourner à pied. Plus tard, Foster étant retourné à l'habitation, Charley se présenta chez lui, continua à l'injurier et voulut forcer l'entrée de sa maison, son razer à la main. Foster s'arma alors d'un fusil à deux coups et lui défendit d'avancer davantage. Charley ne tenant pas compte de cet avertissement, Foster tira un coup de fusil en l'air, pensant l'effrayer; mais comme son adversaire s'avangait encore et qu'il était déjà presque apportée de son arme, il lâcha le deuxième coup de fusil qui porta cette fois et blessa Charley, non dangereusement, toute fois, car l'arme était chargée à petit plomb seulement.

Cette affaire a été appelée mercredi devant la Cour de paroisse. Les témoignages ayant établi les faits tels que nous les relatons, Daniel Foster a été déclaré justifiable du crime qui lui était imputé.

L'affaire de Joseph Lavardin, Ben Morgan et Ellen Norman, accusés d'avoir donné des coups de razer à John Casimir, a paru hier devant la cour de paroisse. En même temps a paru aussi l'affaire de John Casimir accusé d'avoir tenté de donner des coups de razer à Ellen Norman, sa concubine, et d'avoir coupé, avec cette arme, Ben Morgan qui était venu au secours d'Ellen. Après avoir entendu de nombreux témoins, le juge Tête a renvoyé Ellen Norman et Ben Morgan des fins de la plainte, et a retenu les prévenus Casimir et Lavardin pour comparaître devant la Cour de District. Il a fixé leur cautionnement à \$250.

Le vaillant défenseur de Bitch en 1870, M. le commandant Bousquet, vient de mourir à Carmaux, son pays natal. Il était à peine âgé de cinquante trois ans.

La Grève.

Il y avait un pays, le plus vaste, le plus riche, le plus fertile du monde; — si vaste qu'il pouvait contenir une population dix fois plus nombreuse que celle qu'il possédait, qu'ayant à sa charge à peu près quarante millions d'âmes, il pouvait en entretenir deux cents millions dans la plus parfaite abondance, — si riche, si fertile que ses ressources excédaient de beaucoup celles de l'Europe entière, et qu'il en put facilement devenir le grenier des deux mondes. Il avait eu une prospérité inouïe; il avait fait des progrès qui tenaient du prodige. Sa fortune était telle qu'il en était arrivé à se croire infaillible et impeccable, et que les étrangers le regardaient comme une sorte de pays de géants.

Une grande révolution, une guerre civile de plusieurs années est bien venue, il y a dix-sept ans, refroidir légèrement les enthousiasmes à son endroit, mais ce ne devait être qu'un accident; et, une fois la paix faite, on pouvait croire que le cours des anciennes prospérités allaient se poursuivre.

Mais voilà que tout à coup, après une dizaine d'années de paix, on entend parler de crises industrielles, de crises financières, et, depuis trois ou quatre ans, la situation ne fait qu'empirer.

Rappelons-nous ce qui se passait déjà en 1876: les usines chômaient, les forges chômaient, les manufactures chômaient, les filatures chômaient, les ateliers, en général, les magasins chômaient, des centaines de mille ouvriers et employés chômaient. A Cincinnati, à Chicago, à New York, à Jersey City, à Newark, il y avait des émeutes ou menaces d'émeutes, et des bataillons d'affamés parcouraient les rues de ces villes en criant: "Du pain ou du sang!"

Voilà, certes, un triste spectacle qui rappelait les misères des vieux pays chargés de populations et gangrenés de paupérisme. Ce n'était pas tout cependant, et il ne fallait voir là que l'annonce des scènes d'horreur auxquelles nous venons d'assister à Pittsburg, à Reading, à Buffalo, à Baltimore et ailleurs.

Nous ne savons combien de milliers d'affamés, aidés ou guidés par de coupables émeutiers, se sont mis à arrêter les trains de chemin de fer, là juste où presque toutes les grandes lignes se croisent, et ont ainsi interdit presque tout transit à travers les Etats-Unis. L'incendie, le meurtre, le pillage se sont mis de la partie, et l'on a assisté à de véritables scènes de Jacquerie.

A Pittsburg, les flammes dévoraient trois milles de propriété et un immense matériel, une perte dépassant dix millions de piastres; les milices de plusieurs Etats appelées pour protéger l'ordre et la propriété et reçues à coups de pierre et de fusil, deux ou trois cents hommes échappant à peine à l'incendie allumée tout exprès pour les brûler, quinze d'entre eux périssant dans les flammes; en un mot, une série de scènes rappelant les horreurs de la Commune: voilà l'épouvantable spectacle que nous offre la grande république après cent ans

à peine d'existence et d'une prospérité inouïe dans l'histoire.

Il n'y a plus à se le dissimuler, c'est l'avènement de l'internationalisme, du socialisme aux Etats-Unis. Un grand danger menace la société, il faut, coûte que coûte, l'écartier. Mais on n'aura pas tout fait, quand on aura réduit à l'impuissance l'insurrection d'aujourd'hui; il faut en prévenir le retour à une époque plus ou moins rapprochée. Par quels moyens? et qui peut se vanter d'arrêter tels et tels désastres, s'il n'en recherche pas d'abord les causes, s'il ne va pas directement les frapper dans leurs origines mêmes?

Hélas! le parti républicain a déjà tant de crimes à son dossier, que nous craignons à lui imputer encore la responsabilité de ces tristes événements. Il faut pourtant dire la vérité et dévoiler la véritable cause de tous ces malheurs. Eh bien, oui, quoique la politique proprement dite semble être complètement en dehors de ces faits, le principal coupable ici encore, c'est le républicanisme.

C'est lui qui a développé d'une façon déordonnée l'industrie américaine; c'est lui qui a établi un système protectionniste qui a livré toutes les populations travailleuses et consommatrices à la merci des sociétés financières qui, profitant de l'interdit jeté sur les produits étrangers, ont entrepris leurs fabriques et leurs usines au moyen de tarifs ruineux pour le peuple. Qu'en est-il advenu? C'est que la gêne produite par les hauts prix augmentant sans cesse, le placement de ces produits a été de moins en moins abondant; c'est que les magasins ont fini par regorger de marchandises invendues et invendables, et qu'il a fallu tantôt réduire et froisser les salaires, tantôt jeter des milliers d'ouvriers sur le pavé.

C'est lui qui a favorisé toutes ces compagnies qui ont d'une façon insensée enfoncé d'immenses capitaux dans des lignes de chemin de fer ne rapportant pas un intérêt sérieux, et qui, pour ne pas ruiner leurs actionnaires, établissent des réductions de salaires qui ne permettent plus au travailleur de nourrir sa famille.

C'est que, au lieu de favoriser l'extension des travaux agricoles qui devaient enrichir le pays et le peuplement des campagnes où l'agriculteur trouve toujours une vie facile, a permis ces monstrueuses agglomérations dans les Etats du Centre, de l'Ouest et de la Nouvelle-Angleterre, agglomérations qui feraient vraiment croire que nous sommes dans un pays chargé d'une population d'une effroyable densité, tandis qu'en réalité, il y a de vastes déserts qui attendent encore la pioche du pionnier et la charrue du laboureur.

C'est lui qui, non plus dans des questions purement politiques, mais dans des luttes particulières entre travailleurs et capitalistes, dans des questions essentiellement domestiques et locales, force cinq ou six Etats à appeler à leur secours les troupes fédérales, et met le droit des Etats, le grand soutien de la liberté américaine, dans le plus grand danger qu'ils aient encore rencontré.

Oni, nous pouvons le dire bien haut, le républicanisme a été a

bien coupable, et nous ne pouvons que féliciter le pays de s'en être à la fin affranchi. Seulement il a aujourd'hui à supporter toutes les conséquences des fautes commises par le parti vaincu, et il se passera bien du temps avant qu'il n'ait réparé tant de maux. Félicitons aussi les sections qui, grâce à leur sagesse, à la fidélité avec laquelle elles ont continué à demander à la terre, qui les a nourries et enrichies, la nourriture et la richesse qui ne leur font pas défaut, en effet, et qui les a sauvées de tant de misères et de honte.

Il y a déjà quatorze écoles publiques ouvertes à St-Jacques. M. J. Gentil, notre confrère du *Louisianais*, est le président du Bureau des écoles de cette paroisse. Il ne laissera chômer ni les professeurs, ni les élèves, si cela ne dépend que de lui.

Tom Carter et Alfred Perry, deux jeunes gens de couleur élevés ensemble et qui depuis leur naissance vivaient pour ainsi dire sous le même toit, ont eu une difficulté, lundi dernier, à deux milles et demi au-dessus de Napoléonville, dont les suites ont été fatales à l'un d'eux, à Alfred Perry. Voici le rapport généralement accredité de cette affaire. Alfred avait l'habitude de s'enivrer et lorsqu'il se trouvait dans cette état il était querelleur, à l'endroit de son camarade, principalement. Lundi, Tom, impatienté par les insultes et les taquineries d'Alfred, ramassa une brique et la lui jeta à la tête. Le coup fut fatal et occasionna sa mort au bout de quelques heures. Tom Carter, effrayé des résultats de son action, se sauva aussitôt et alla se réfugier sur l'habitation Whitmel Pugh, au Brulé St-Vincent, où il fut arrêté, dans la nuit qui suivit le meurtre, par le shérif Echeverria.

Dina Richardson, mégère qui demeure sur l'habitation Maguolia, a assommé une de ses voisines, nommée Melinda Henry, d'un coup de barre de fer. Son affaire sera examinée mardi par la cour de paroisse.

Le 22 courant Charles Anderson a donné un coup de couteau à son frère, Wash Anderson. Il n'y a pas eu d'affidavit de fait contre Charles, jusqu'à présent. Cela n'empêchera pas cette affaire d'être appelée en justice quand il en sera temps.

François Platton, accusé d'avoir volé une bride à James Turner, le 25 de ce mois, en face du ferry de Napoléonville, est appelé à comparaître devant le juge Tête.

L'ex-collecteur de taxes de Lafourche, Oscar Crosier, est concussionnaire envers l'Etat pour la somme de \$16,101,133. Poursuivi pour ce fait, il a déposé, à titre d'acompte, bien entendu, entre les mains de l'auteur Jumel, un montant de \$8,000.

Une amusante réflexion du *Tintamarre*: — Ce sont ceux qui aiment les cartes qui les battent le plus souvent.

Si jumelle fait jumeau, prunelle, ça doit faire prunceau!

Nicholls.

Nous recommandons l'article ci-dessous, que nous empruntons au *Louisianais* de St-Jacques, à ceux qui critiquent et blâment, sans raison et de parti-pris, les actes administratifs du gouverneur Nicholls:

Ce n'est pas son panegyrique que nous voulons faire, et nous sommes très peu enthousiaste à l'endroit des hommes et de leurs diex, qui se valent communément. Et Nicholls, gouverneur de l'Etat de la Louisiane, n'est certainement pas plus infatigable que le grand lama de Tartarie ou d'ailleurs. S'il se trompait, il ne faudrait pas crier au miracle. *Homo sum et cecidi.* Mais il n'est pas permis d'être injuste, d'accuser sans raison, d'emprisonner sans preuves, de transformer sa personnalité froissée, son ambition déçue et son mécontentement politique en autant d'accusations, de condamnations et d'arrêts contre un gouverneur honnête, intègre et formellement dévoué aux intérêts de son Etat et de sa patrie.

Et nous croyons — si la chose est vraie — que ceux-là sont très peu louisianais, très peu patriotes, mais certainement politiques, qui cherchent à susciter des difficultés au gouverneur Nicholls et lui tendent leur piège et traitement des pièges à loup.

Il n'est pas admissible que les Bourbons de la Louisiane, s'il en est, et si Chambard a des amis par ici, fassent cause commune et coalition avec les Pitkin et autres déçus du radicalisme — dont Dieu ait l'âme! — pour battre en brèche le gouvernement de Nicholls.

Les Bourbons d'ici, si toutefois il en est par ici, nous le répétons, sont trop sincèrement louisianais pour jouer un aussi vilain jeu. Et certainement, L. A. Wiltz, lieutenant-gouverneur, homme du peuple, homme de progrès, homme de cœur et de patriotisme n'est pas de ceux qui cherchent à augmenter leur popularité de l'impopularité des autres.

Or, qu'aurions-nous donc de sérieux et de grave à reprocher au gouverneur Nicholls, et pensez-vous que le mécontentement de quelques politiciens et coureurs de place puisse couvrir la voix de l'opinion publique et la conscience de la Louisiane? Nicholls a été vrai, droit et libéral. Sa politique n'a point cessé d'être celle de l'apaisement, de la pacification et de la justice. Le gouverneur Nicholls n'a pas été l'esclave de son parti, et l'homme de Baton-Rouge n'a point menti à l'homme de la Maison d'Etat. Ses nominations témoignent sa bonne volonté, sa sincérité et son honnêteté.

Ces nominations ont affirmé que les démocrates, les républicains, les libéraux, les blancs et les noirs de la Louisiane avaient des droits qu'il n'est ni bon ni juste de méconnaître.

Quoi de plus? Arrivés mieux fait, et si Nicholls s'est trompé, ou mieux a été trompé dans certains cas et pour certains individus, faut-il donc lui en faire un crime capital? A-t-il pris le gouvernement de la Louisiane dans des temps ordinaires? N'était-il pas environné de difficultés de toutes sortes? N'est-il même pas étonnant qu'il ait pu débrouiller le chaos et nous donner un ordre positif et une prospérité réelle!

En vérité, le feu est ardent, le pôle en mauvais état, et la queue de cette poêle n'était pas facile à tenir. Plus d'un brave, même parmi ceux qui critiquent, aurait jeté la poêle, la graisse et les œufs au feu. Mais Nicholls nous a courageusement servi une omelette à peu près convenable.

Mangeons-la sans grogner, comme aussi sans regretter nos oignons d'Égypte. — Mais vous dites qu'il n'est point favorable à la mise en accusation et à la condamnation de Wells, Anderson, Kenner et Casenave, c'est à-dire du Bureau des quatre voleurs et pipeurs politiques, et qu'il devrait être l'un des premiers à réclamer la justice et prompt justice contre les dits larrons, pipeurs et truands infâmes.

Soit. Mais quel bien en résulterait-il pour le pays, pour la Louisiane, pour la justice elle-même? Est-il absolument nécessaire de revenir sur le passé, et de l'oublier à-t-il pas souvent sa sagesse? Est-ce que Wells, Anderson et autres ne sont pas déjà condamnés, exécutés et morts? Un verdict judiciaire vaudrait-il le verdict moral déjà solennellement porté contre eux? Ils sont morts, nous vous l'affirmons, et morts comme leur Bureau et leurs œuvres. Nous n'avons plus à les craindre. A quoi bon les sortir de la boue et les exhumer en public? Has sentent trop mauvais.

Pourquoi de nouvelles manœuvres? Et si vos jurés, car le sort est aveugle et la politique souvent métrable, trouvaient ces quatre hommes innocents et dispensaient le gouverneur lui-même de la grâce et de l'amnistie! Qui sait? La Commission des Quinze a profité de leurs œuvres, et le président Hayes, à côté de son grand mépris, leur garde certainement un peu de reconnaissance.

Nicholls prouve donc, en ce cas comme dans bien d'autres cas, au moins autant de raison, de sagesse et de patriotisme que ceux qui le critiquent, le blâment et murmurent.

Cette dernière excursion au Golfe.

Oui, parlons un peu de ce mémorable trip du 17 courant, à bord du *Ella Hughes*, commandé par le capitaine GALANTHOMO (Joe Dalferes.) D'abord ce sera pour nous une occasion de remercier le cher capitaine, en notre nom et au nom de tous nos co-excursionnistes, dont nous croyons être le fidèle interprète, de toutes les amabilités, courtoisies, soins attentifs et minutieux, etc., que nous avons reçus à bord de l'hospitalier pyroscaphe; ensuite, nous devons à nos co-patriotes qui jusqu'ici n'ont pas eu occasion de profiter de la série d'excursions qu'a inaugurées le

Ella Hughes, de leur recommander de se hâter de mettre à profit l'heureuse chance qui leur est encore offerte avant que les eaux baissent.

Du reste, il serait parfaitement superflu, chers lecteurs, de vous faire l'éloge du bateau, de son galant capitaine et de ses non moins galants officiers de bord, du premier au dernier: vous les connaissez tout comme nous. Nous nous contenterons de vous dire que jamais partie de plaisir n'a, mieux que la nôtre, mérité ce nom; car nulle n'a jamais été plus complète, plus remplie de folles et innocentes gaités de toutes sortes: société choisie, bon vin, bonne chère, de la glace à tout glacer; et malgré cela, ou peut-être à cause de tout cela, quel entraînement, quelles prises-de-bec de tous côtés! Quelle hilarité générale!... Rien que d'y penser, on se surprend à rire comme des bœufs. Vous nous dispensez bien aussi, n'est-ce pas, de vous faire la description des pays plus ou moins étranges que nous avons traversés; de vous parler de l'émotion bien naturelle que nous éprouvons, vous, philosophes, à la vue de ces golfs aux flots si étincelants, que Colomb avait désiré de contempler, et dont sa hardiesse fraya le chemin au monde. Vous n'attendez pas non plus que nous nous étendions sur les particularités de ce concert incomparable dont les nymphes des prairies tremblantes (les monstres) saluent les excursionnistes arrivant dans leur domaine. Egalement inutile de vous entretenir de leur grand bal et de l'agrément tout particulier que procurent les tendres embrassements que ces chères dames prodiguent à leurs notes: d'autres vous ont chanté toutes ces gloires avant nous, et notre humble plume ne pourrait guère, sous ce rapport, bien, thers lecteurs, vous offrir que du réchauffé. Qu'il suffise de vous dire que nous avons, comme des fous, battu la plage en tous sens, que nous avons savouré jusqu'à satiété tous les plaisirs combinés de la pêche, des bains de mer, de mille exercices acrobatiques au milieu de l'onde amère; en un mot que nous avons fait, en bons touristes, toutes sortes de folies, — mais de folies pas trop mal sages. Et nous engageons sincèrement les amateurs qui en auront le loisir, d'essayer des excursions du capitaine Joe.

Pour vous, cher capitaine, nous sommes dorénavant des vôtres, quand il vous prendra la fantaisie d'entreprendre quelque excursion, fit-ce une tournée au Pôle Nord, l'été prochain.

Et bien oui, tenez, après tout, nous ne serions pas trop fiâché, par une belle matinée de juillet, sous votre conduite et en votre agréable société, d'aller prendre un déjeûné froûd sur les plages du Groënland ou de l'Alaska; puis, tout en fumant une pipée de bon perrique, d'aller jeter un petit coup d'œil par delà du détroit de Behring, là *gousqu'on dit qu'il y a des choses si étranges, et de si drôles de détails.* Parbleu! après avoir affronté la ferocité des meringoïns de Lafourche, cela devrait, ce semble, être un jeu pour nous que d'aller taquiner un peu les pingouins, les veaux de mer, les moroses, les baleines, les ours blancs, et autres monstres qui peuplent ces belles régions polaires.

Que vous en semble, capitaine?... AGAD.

BOULANGERIE DE NAPOLÉONVILLE.

Le soussigné offre de faire des avances de pain, jusqu'à la récolte prochaine, aux habitants sucriers et rizières de la paroisse.

L. FIGUÉ.

A. F. HICKMAN, 35... RUE DECATUR... 35 (Entre Donane et Bienville)

Marchand en Gros de Produits de l'Ouest. Importateur de Vins et Liqueurs.

ANTOINETTE ANCHORDOQUY, Charbon et Forgeron, NAPOLÉONVILLE, (Assomption.)

Offre ses services au public, pour tout ce qui concerne sa profession, à des prix très modérés.

Il fait sur commande: voitures, wagons et charrettes qui ne laissent rien à désirer sous le rapport du luxe et de la solidité. La plus grande attention sera apportée aux véhicules qui lui seront envoyés en réparation.

R. N. SIMS, AVOCAT, DONALDSONVILLE, La.

Il se charge des affaires qu'on lui confiera dans les paroisses Ascension, Assomption, St-Jacques et St-Jean-Baptiste, avec exactitude et célérité.